

ENTREVUE AVEC LÉA ROBACK

Propos d'une batailleuse

Léa Roback est fille d'immigrants juifs polonais arrivés au Québec à la fin du dix-neuvième siècle pour fuir le joug des Russes et les pogroms. De milieu intellectuel, sans argent, son père s'est retrouvé tailleur et son grand-père, colporteur. Née en 1903 à Montréal sur la rue Guilbault, entre la rue St-Laurent et la rue Clark, dans une famille ouverte et permissive, Léa Roback a vécu son enfance à Beauport, son adolescence à Montréal et sa jeunesse entre Grenoble, New York et Berlin.

Indépendante, rebelle et célibataire, elle a commencé à militer dans la politique et le syndicalisme en 1936. Encore maintenant, à 79 ans, on peut la voir dans toutes les manifestations : pour l'avortement, les garderies, contre la pornographie, le nucléaire, autant à Montréal, à Ottawa qu'à New York.

J'ai eu mon premier emploi en 1918 à 8\$ par semaine, dans une entreprise de nettoyage. Vous savez, à l'époque, c'était la courbette. On nous avait appris qu'il y a des riches et des pauvres, que c'est la volonté du bon Dieu et qu'on aurait notre récompense au ciel : «You'll get pie in the sky when you die». Et nous on répondait : «Like hell!» Moi j'ai pour mon dire que c'est ici la vie. À cette époque-là, il y avait des surveillantes, des surveillants, des petits contremaîtres, des petites contremaîtresses qui pensaient qu'ils devaient leur vie aux patrons. Et moi, ma vie était à moi.

J'avais une soeur qui suivait un cours de nursing à New York. On était en 1927. À cette époque, une Juive n'entrait pas dans un hôpital à Montréal. Je suis allée à New York et j'ai essayé de me placer. J'ai d'abord travaillé dans un magasin. Je leur ai dit que j'étais Française, c'était le seul moyen ; à la veille de la crise de 29, il y avait tant de gens qui n'avaient pas d'emplois. On m'a mise à vendre des gaines. Après ça, je suis allée comme vendeuse dans un grand magasin de la cinquième Avenue.

Mais j'en ai vite eu marre. J'ai écrit à mon frère qui étudiait à Berlin et il m'a invitée à venir le rejoindre. Là, j'ai suivi des cours de langues, de linguistique et, en plus, j'étais intéressée par la sociologie. J'ai donné des cours pour gagner ma vie, j'ai été bonne, femme de compagnie. Ça c'est bien passé mais il y avait Hitler qui s'en venait... On voyait venir tout ça entre 29 et 33. On avait déjà commencé à faire des munitions, on se préparait pour la guerre. L'armée commençait en cachette, il y avait les SA et les SS, ça bouillonnait. À l'université, les étudiants des sciences huma-

nes étaient de la gauche ; les étudiants en droit, en génie et en médecine - la future bourgeoisie et petite bourgeoisie - étaient de la droite. Moi, j'étais Juive, j'étais étrangère et j'étais de la gauche.

En 1932, je suis allée voir mon prof et je lui ai dit : «J'entends dire que ça va sauter ici?» (C'était un Juif, mais il y avait de ces Juifs plus allemands que les Allemands, et il était un de ceux-là). Alors il me regarde, me tape sur l'épaule comme si j'étais une gosse de six ans, et me dit : «Ne vous en faites pas, Hitler va peut-être venir mais ça durera trois mois, six mois. Après tout, on n'est pas des Italiens.» Ce maudit racisme. Alors je suis revenue à Montréal.

On n'organise pas un syndicat avec des prières

À Berlin, j'avais appris ce qu'était une conscience politique. C'est là aussi que j'ai appris qu'on est soit d'un côté, soit de l'autre. Moi, les personnes neutres, je mets toujours ça entre guillemets. Qu'est-ce que c'est une personne neutre ? C'est une personne qu'on peut dandiner d'un côté et de l'autre. Mais c'est pas ça la vie.

Quand je suis revenue de Berlin, il y avait un mouvement des ouvriers qui commençait à se poser des questions. Pourquoi la crise ? Pourquoi l'enrôlement dans l'armée ? Bien entendu, on avait le régime de Duplessis. En 36, quand on organisait le syndicat de la robe, on a eu Duplessis dans les jambes sans arrêt. Ça n'a pas été facile. Duplessis traitait tout le monde de communistes parce qu'il ne voulait pas accepter certaines choses. Moi, on m'a demandé de venir au syndicat pour travailler, faire de l'organisation, donner des cours.



Photos : Anne de Guise

Il y a toujours quelque chose à améliorer, vous savez. Il faut retrousser ses manches. J'ai toujours été batailleuse, je n'ai jamais pu tolérer les injustices. Jamais. Moi j'ai pour mon dire qu'il y a des personnes qui n'ont pas de défenses, et pas seulement à cause de l'amblyopie dans laquelle elles ont été élevées. On a une chimie dans notre corps. Alors je me dis que si une telle n'a pas cette habileté de se défendre, il faut absolument que je l'aide, comme on aiderait une personne qui a peur de traverser la rue. Je lui prends le bras et je traverse avec elle.

On a réussi. On a fait la grève pendant trois semaines, on a eu de l'amélioration. Quand on pense qu'il y avait des femmes à cette époque qui travaillent 75-80 heures par semaine pendant la haute saison (printemps-été) pour environ 11\$! Et on ne comptait pas dans la paye le travail qu'on amenait à la maison. Ça c'était gratuit, un cadeau pour le patron.

À l'époque, il y avait aussi le syndicat catholique qui menait des luttes. Mais dans le vêtement, il n'y avait pas de racines. Il y avait bien ce cher aumônier Bertrand qui allait dans les boutiques pour essayer de prendre des arrangements avec les patrons juifs. Pauvre lui. Il se traînait avec sa soutane usée dans des «coquerons». Bien sûr, il tentait de faire son devoir, mais on ne peut pas organiser un syndicat avec des prières ! Ça ne se fait pas...

Tout mouvement qui débute est un mouvement radical

Je me rappelle la question des femmes dans le mouvement syndical. Prenez Madeleine Parent, par exemple. Une





femme comme elle, c'était l'antithèse de ce que Duplessis voulait chez les femmes. C'est une femme qui est sensible aux besoins des autres et qui en parle. (Ce n'est pas une gueularde comme moi!). Duplessis l'attaquait mais c'est parce qu'il savait qu'elle était une femme forte. Il ne voulait pas de ça, il raisonnait d'ailleurs comme Hitler : les femmes... «Kinder, Kuchen und Kircher» : les enfants, la cuisine et l'église.

J'ai assisté à l'éclosion du mouvement des femmes, aux revendications des femmes à travers les années, que ce soit pour le droit de vote, le droit au travail, le droit à l'avortement. Moi, je vais vous dire franchement, j'ai aidé des femmes à se faire avorter... Après tout, c'est mon corps, non? Ce n'est pas quelqu'un d'en haut, d'en bas ou d'à côté qui va me dire que je n'ai pas le droit. Parce qu'en plus, dans le temps, on n'avait pas le droit de savoir quoi faire. Les médecins n'osaient pas à cause des règlements : il y avait la hiérarchie, la police, Duplessis et le pape.

On a commencé La Voix des femmes en 65-66. Il y avait Thérèse Casgrain, Simonne Chartrand... L'organisation comprenait des petits groupes de femmes à Toronto, en Colombie-Britannique et à Montréal. En 66, on a eu un grand congrès international, les femmes sont venues de partout : des États-Unis, de l'URSS, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de l'Espagne, de l'Amérique du Sud. Les mouvements pour la paix ont été générés par les femmes et les jeunes. Imaginez donc qu'en 1982, on parle encore de bombes, et Reagan qui ose se dire un «peace-maker»! Il nous prend pour des nouilles! La bombe à neutrons, le missile MX, le missile Cruise... quand ça sort de l'usine, c'est déjà désuet, alors il faut recommencer. C'est idiot. Il faut s'y mettre aujourd'hui pour les empêcher. Nous voulons avoir du travail et arrêter de dépenser des milliards de dollars pour la tuerie.

Qu'est-ce que c'est un féminisme radical? Tout mouvement qui débute est un mouvement radical parce qu'il n'est pas conforme à l'establishment. On a tout un rattrapage à faire du côté des femmes. Encore aujourd'hui, on n'a pas vraiment de salaire égal, pas de droit fondamental sur nos corps. On se fait attaquer, on se fait violer... Quelle horreur! Pourquoi on ne peut pas sortir le soir? Vous savez, on commence à en avoir soupé. La porno qui affecte tout le monde, des saletés comme ça, on ne devrait jamais le permettre. Il faut parler fort, hurler et manifester contre ça. Ça va ensemble avec la question des bombes, ça va ensemble avec la violence, le fait qu'on ne puisse pas sortir le soir. Tout ça c'est un amalgame. Alors il faut dire : basta! Il faut alerter nos gens aux deux paliers de gouvernement. Il faut alerter le municipal. Drapeau, quand il est devenu maire, il venait de nettoyer la ville de la pègre. Mais là, c'est devenu tellement sale qu'on a besoin de tout un nettoyage!... C'est sûr que la majorité des gens ne sont pas en faveur de l'injustice. Mais il y a la peur, ce maudit mot. De quoi a-t-on peur? On a peur parce qu'on est ignorant...

On ne vit pas de bingos

Financièrement, je ne peux pas dire que j'ai été véritablement autonome. Ma famille m'a toujours aidée. Mes frères, mes soeurs, mon beau-frère qui, lui, disait : «I don't want to be the richest man in the cemetery.» De l'argent, c'est fait pour aider les autres. Je n'ai jamais travaillé à gros salaire. Jamais. Je n'ai jamais eu une pension de vieillesse d'un employeur. En tant que personne âgée, je reçois la pension de vieillesse du gouvernement, le supplément garanti, et la Régie des rentes me donne un petit montant. C'est vrai que je ne cours pas après les possessions. Je n'ai pas besoin de bijoux ou de breloques. La seule chose que j'ai comme possession,

ce sont mes livres et j'y tiens. Est-ce qu'il faudrait arrêter de lire parce qu'on est vieux? Tenez, à la bibliothèque on a le temps de crever avant de recevoir les livres qu'on veut!

Je ne suis pas gênée de dire que ce sont mes soeurs qui m'envoient mes costumes. Je trouve que le vêtement est excessivement cher et, la moitié du temps, mal fait. On ne vend pas pour que ça dure, on vend pour vendre. Ma dépense c'est d'écrire à mes neveux et nièces. C'est le prix des timbres, parce que je me sers de vieux cahiers pour écrire. Je peux aller au cinéma pour 2\$, la plupart des conférences sont gratuites, les concerts au Christ Church Cathedral sont gratuits et j'achète des livres d'occasion. Je fais ma petite popote et je ne mange pas dans les restaurants, sauf si on m'invite.

Quand vous placez des gens de mon âge dans des tours, dans des résidences de vieux, je trouve ça criminel. Moi j'aime entendre rire un enfant, pleurer un enfant. J'aime être avec des gens de différents âges, c'est comme ça dans la vie. Mais dans ces «chicken coops», on est là, tous des vieux. J'ai horreur des ghettos politiques ou humains. C'est honteux. On a besoin que des personnes viennent aider ces gens à la maison, chez eux... C'est très beau les bingos mais on ne vit pas de bingos. On a encore de la matière grise.

Je n'ai pas peur de la mort. Qu'est-ce que ça donne d'avoir peur de la mort? Et au bout du compte, j'ai eu une vie très intéressante, j'ai eu beaucoup d'amour dans ma vie. Aussi longtemps que je pourrai vivre et agir... mais vivre pour devenir une loque, je n'en veux pas. Maman disait toujours que la mort est la seule justice au monde.

*Propos recueillis par
HÉLÈNE PEDNEAULT*